

# Le jeune Alfred et les vikings. De la coopération à la confrontation ?

Alban Gautier

► **To cite this version:**

Alban Gautier. Le jeune Alfred et les vikings. De la coopération à la confrontation ?. Le Jan, Régine; Bühler-Thierry, Geneviève; Gasparri, Stefano. Coopétition. Rivaliser, coopérer dans les sociétés du haut Moyen Âge (500-1100), Brepols Publishers, pp.217-230, 2018, Haut Moyen Âge, 31, 978-2-503-57634-3. 10.1484/M.HAMA-EB.5.114223 . hal-02131671

**HAL Id: hal-02131671**

**<https://hal-normandie-univ.archives-ouvertes.fr/hal-02131671>**

Submitted on 16 Nov 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Le jeune Alfred et les vikings : de la coopération à la confrontation ?**

Les vikings<sup>1</sup> païens apparaissent, en Angleterre comme ailleurs en Europe dans la seconde moitié du IX<sup>e</sup> siècle, comme les ennemis et les adversaires par excellence du peuple chrétien et de ses dirigeants, rois et grands, laïcs et aristocratiques. L'instabilité politique qui marque la période dans tout l'Occident est en effet exacerbée par la présence de plus en plus insistante des vikings, pillards non chrétiens venus de Scandinavie. Mais ces nouveaux venus ne sont pas uniquement des pirates souhaitant s'enrichir à bon compte, ni même seulement des chefs de guerre désireux d'utiliser les ressources des royaumes occidentaux pour soutenir leurs ambitions en Scandinavie même. Ces deux objectifs – enrichissement et compétition interne au monde scandinave – ne doivent bien sûr pas être niés ou négligés, mais il apparaît que les chefs vikings ont tout aussi souvent pour but de s'intégrer au plus haut niveau des sociétés qui sont leurs cibles, de se faire une place parmi les cercles dirigeants en s'insérant dans le jeu compétitif que se livrent les élites pour le pouvoir. C'est ce qu'ont montré plusieurs travaux récents sur le monde franc comme sur l'Irlande, à travers des exemples comme ceux des chefs scandinaves Harald Klak, Godfrid et Rollon, ou des premiers rois vikings de Dublin<sup>2</sup>.

### Les vikings en Angleterre

L'Angleterre ne fait pas exception à la règle générale<sup>3</sup> ; cependant les royaumes anglo-saxons ont une place à part dans ce tableau, car la situation y prend à partir de l'année 865 une tournure particulière. Contrairement aux régions précédemment citées, les chefs scandinaves

---

<sup>1</sup> Les « vikings » ne sont pas un peuple surgissant des brumes du Nord pour envahir l'Occident, ce sont des hommes qui exercent une activité, la *viking* (expédition maritime visant à s'enrichir) et qu'on appelle donc les *vikingar* (singulier *vikingr*). À la suite d'autres historiens, je préfère donc écrire « les vikings », sans majuscule, comme on écrirait « les pirates » ou « les aristocrates ». Je remercie par ailleurs tous ceux qui, par leurs remarques et leurs questions lors du colloque de Venise, ont contribué à enrichir cet article, en particulier Adam Kosto, Hans Werner Goetz, Charles West et Chris Wickham.

<sup>2</sup> P. Bauduin, *Le monde franc et les Vikings (VIII<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècle)*, Paris, 2009 ; C. Downham, *Viking Kings of Britain and Ireland. The Dynasty of Ívarr to A.D. 1014*, Édimbourg, 2007 ; Ead., *Religious and Cultural Boundaries between Vikings and Irish: The Evidence of Conversion*, dans J. Ní Ghrádaigh et E. O'Byrne (dir.), *The March in the Islands of the Medieval West*, Leyde, 2012, p. 15-34.

<sup>3</sup> C'est ce que rappelle entre autres J. L. Nelson, *England and the Continent in the Ninth Century. II. The Vikings and Others*, dans *Transactions of the Royal Historical Society, 6th Series*, 13, 2003, p. 1-28.

s'y érigent en compétiteurs des rois eux-mêmes et cherchent à contrôler – directement ou via des intermédiaires choisis par eux – des royaumes existants. Pour les vikings en Angleterre, l'objet de la compétition n'est donc pas seulement la richesse, l'intégration à l'élite et l'obtention de terres ou de points d'appui sur les côtes : c'est le pouvoir royal lui-même qui est ici le prix à conquérir, ce qui n'a jamais été le cas dans le monde franc – même si certains ont pu être tentés de se servir d'un compétiteur plus ou moins passé sous leur coupe, comme Pépin II d'Aquitaine<sup>4</sup> – ou en Irlande – où les royaumes que les vikings ont fondés sur côtes, comme le royaume de Dublin, étaient des créations nouvelles : les « étrangers » n'ont pas régné sur les royaumes claniques irlandais préexistants<sup>5</sup>. Au contraire, on sait que dans la décennie et demie qui a suivi le débarquement de la « Grande Armée » en 865, des chefs vikings sont arrivés à éliminer les dynasties indigènes des royaumes de Northumbrie et d'Est-Anglie, à s'y imposer eux-mêmes comme souverains, mais aussi à s'appuyer sur des rois « clients » prêts à s'entendre avec eux et à leur procurer ce qu'ils demandaient<sup>6</sup>. Comme dans la Rus' un peu plus tard, les Scandinaves ont su s'imposer et prendre eux-mêmes le pouvoir suprême.

Seuls parmi les rois et les royaumes anglo-saxons de la décennie 865-875, Alfred « le Grand » et le Wessex résistèrent aux vikings et maintinrent une indépendance réelle<sup>7</sup> ; du moins est-ce le récit – devenu canonique – que rapporte, avec des accents épiques et même messianiques, la *Chronique anglo-saxonne*, une compilation annalistique produite au début des années 890,

---

<sup>4</sup> A. T. Hack, *Von Christus zu Odin : Ein Karolinger bekehrt sich*, Stuttgart, 2014.

<sup>5</sup> En Irlande, les vikings reçoivent le plus souvent le nom de *gall*, c'est-à-dire « étrangers » : voir D. N. Dumville, *Old Dubliners and New Dubliners in Ireland and Britain : A Viking-Age Story*, rééd. dans Id., *Celtic Essays, 2001-2007*, Aberdeen, 2007, vol. 2, p. 103-122.

<sup>6</sup> Une étude de l'activité de cette « Grande Armée » a été récemment proposée par S. McLeod, *The Beginning of Scandinavian Settlement in England. The Viking 'Great Army' and Early Settlers, c. 865-900*, Turnhout, 2014. Voir aussi S. Miller, *Ceolwulf II (fl. 874-879)*, dans *Oxford Dictionary of National Biography*, Oxford, 2004 [en ligne : <http://www.oxforddnb.com>, consulté le 20 juillet 2015, désormais ODNB].

<sup>7</sup> Les deux principales biographies récentes d'Alfred sont celles d'A. P. Smyth, *King Alfred the Great*, Oxford, 1995, et celle de R. Abels, *Alfred the Great. War, Kingship and Culture in Anglo-Saxon England*, Londres et New York, 1998. La première, très détaillée, est tout entière marquée par la thèse, très discutable, selon laquelle l'*Histoire du roi Alfred* attribuée à Asser serait un faux des environs de l'an 1000 ; la seconde, plus classique et moins fouillée, peut fournir une bonne base pour approcher le personnage et son règne.

sinon à la cour d'Alfred, en tout cas dans un milieu qui lui était très favorable<sup>8</sup>. Un ou deux ans après l'achèvement de la première rédaction de la *Chronique*, l'évêque gallois Asser traduisait en latin les passages concernant la vie et le règne d'Alfred, y ajoutant plusieurs chapitres originaux<sup>9</sup>. Peut-être plus encore dans la *Chronique*, Alfred y apparaît comme un champion et un héros capable, à la différence des autres rois anglo-saxons, d'affronter les ennemis de son pays, de son peuple et de sa religion. Il n'est donc pas étonnant que les vikings soient le plus souvent désignés dans ces deux sources comme des « païens » (vieil anglais *hæðenan*, latin *pagani*). On peut légitimement penser que ces deux sources ont choisi ces mots précisément pour leur portée religieuse, afin de camper les deux groupes affrontés, l'un en champion de la foi, l'autre en ennemi de Dieu : ces sources proches du roi présenteraient donc les vikings comme foncièrement différents des chrétiens, et la résistance aux vikings apparaîtrait alors comme une guerre à forte dimension religieuse, voire comme une guerre sainte.

Or cette impression doit être nuancée. S'il est vrai que la dimension de propagande est présente dans ces deux sources<sup>10</sup>, elle ne couvre pas tout, et elle n'est pas à sens unique. De fait, la lecture de ces mêmes œuvres suggère que les rapports entre Alfred et les *pagani* n'ont pas seulement été de confrontation. Certes, il était hors de question d'admettre que le roi ait pu coopérer avec des païens : le genre littéraire des annales, auquel se rattache la *Chronique*, exclut d'admettre l'entente et suppose de mettre en scène la concurrence entre le souverain chrétien et les envahisseurs païens. Mais Alfred n'a pas fait que lutter contre les païens, il a aussi « fait la paix » avec eux, et cela à plusieurs reprises<sup>11</sup>. Pour analyser ce jeu complexe

---

<sup>8</sup> Pour une présentation générale de cette source, et en particulier de sa première rédaction alfrédienne, voir désormais S. Irvine, *The Anglo-Saxon Chronicle*, dans N. G. Discenza et P. E. Szarmach (dir.), *A Companion to Alfred the Great*, Leyde et Boston, 2015, p. 344-367.

<sup>9</sup> Voir l'introduction à Asser, *Histoire du roi Alfred*, présentation et trad. A. Gautier, d'après l'éd. de W. H. Stevenson, Paris, 2013.

<sup>10</sup> L'idée d'œuvres de propagande a d'abord été défendue par R. H. C. Davis, *Alfred the Great: Propaganda and Truth*, dans *History. The Journal of the Historical Association*, 56/2, 1971, p. 169-182.

<sup>11</sup> S. Keynes, *A Tale of Two Kings : Alfred the Great and Æthelred the Unready*, dans *Transactions of the Royal Historical Society, 5th Series*, 36, 1986, p. 195-217 ; R. Abels, *King Alfred's Peace-Making Strategies with the Vikings*, dans *Haskins Society Journal*, 3, 1991, p. 23-34 ; Id., *Paying the Danegeld : Anglo-Saxon Peacemaking with the Vikings*, dans P. De Souza et J. France (dir.), *War and Peace in Ancient and Medieval History*, Cambridge, 2008, p. 173-192.

dans lequel s'inscrit l'interaction entre Alfred et ceux que les sources appellent des « païens », je propose donc d'examiner les premières années du règne d'Alfred, mal documentées et surtout lourdement réécrites par les sources : sous le vernis de la propagande, Alfred y apparaît comme négociant avec les vikings, et peut-être même comme s'entendant avec eux au cœur du jeu des bouleversements de la période.

### Traiter avec les vikings

Comme la plupart des souverains occidentaux, en particulier anglo-saxons, Alfred a été amené à plusieurs reprises à conclure des accords de paix avec des vikings. Il devient en effet roi en 871, à l'âge de vingt-deux ans, dans un contexte extrêmement critique : au moment où il accède au pouvoir suite à la mort de son frère Æthelred, des bandes de vikings ont envahi le Wessex et plusieurs batailles ont déjà été livrées contre eux, avec des succès inégaux<sup>12</sup>. Il est probable que les funérailles d'Æthelred se déroulent sous la menace de ces bandes combinées que l'on désigne en général sous le nom de « Grande Armée » – mais l'expression est trompeuse : comptant chacun quelques centaines d'hommes, un millier tout au plus, les groupes qui la composent sont autant en compétition les uns contre les autres que contre les rois anglo-saxons ; s'il leur arrive de coopérer pour atteindre un objectif, ils sont tout aussi prompts se séparer ou à conclure un accord avantageux avec un prince anglais au détriment de leurs alliés de la veille<sup>13</sup>.

Dans le monde franc, de tels accords passés entre un roi chrétien et des bandes de pillards vikings prennent généralement la forme d'une entrée en vassalité des chefs des groupes de pirates ; ils impliquent souvent la conversion des chefs et de certains de leurs hommes au christianisme<sup>14</sup>. Or il n'en est pas de même dans l'Angleterre des années 860-870. Quand les vikings s'engagent à maintenir la paix avec un souverain anglo-saxon, c'est-à-dire à quitter le royaume ou à ne pas l'attaquer, ils le font selon leurs propres termes et n'abandonnent pas leurs pratiques religieuses ; au contraire, certains règlements de paix intègrent pleinement le fait qu'ils ne sont pas chrétiens. La *Chronique anglo-saxonne* conserve ainsi le souvenir d'un accord conclu en 876 « sur l'anneau sacré » (*on þam halgan beage*), c'est-à-dire sur un probable objet de culte païen, « ce qu'ils n'avaient jusqu'alors jamais voulu faire auprès

---

<sup>12</sup> R. Abels, *Alfred the Great...*, cité n. 7, p. 134-135.

<sup>13</sup> S. McLeod, *The Beginning of Scandinavian Settlement...*, cité n. 6.

<sup>14</sup> P. Bauduin, *Le monde franc...*, cité n. 2.

d'aucun peuple<sup>15</sup> ». Il est significatif qu'Asser modifie ce passage et ne touche mot de cet « anneau sacré », auquel il substitue des reliques<sup>16</sup>. Asser a-t-il eu connaissance d'une autre procédure de paix, a-t-il mal compris la *Chronique*, ou a-t-il cherché à christianiser ce passage ? Si l'on choisit de faire confiance à Asser, ce trait pourrait montrer une acculturation des envahisseurs, un certain respect de leur part pour le sacré chrétien. Cependant, les vikings n'ayant par la suite pas respecté leur serment, il est peu probable qu'Asser ait souhaité mettre en avant la naïveté d'Alfred ou l'inefficacité des reliques. En outre, Asser ajoute que les vikings n'avaient jusqu'ici jamais voulu se prêter à un tel rituel, ce qui est évidemment faux et laisse plutôt entrevoir une (assez maladroit) réécriture de la part d'Asser, destinée à masquer un épisode peu glorieux, lors duquel Alfred a apparemment accepté de participer à un rituel païen. Mais cette procédure inédite vient-elle des vikings, qui auraient alors soumis Alfred à leurs propres exigences et usages, ou répond-elle à une demande d'Alfred ?

L'attestation, quelques décennies plus tard, de procédés similaires dans les rapports entre Byzantins et Rus', nous fournit un point de comparaison. Dans les premiers traités russo-byzantins (en 907 et 911), les Rus' païens désireux d'accéder au marché de Constantinople sont censés prêter serment « par leurs dieux et leurs armes » : alors même que l'Empire est un État chrétien qui n'admet pas le polythéisme, le souci d'efficacité l'emporte et ménage une possibilité pour les Rus' de s'insérer dans le marché byzantin sans renoncer à leur spécificité religieuse<sup>17</sup>. Cet exemple montre bien que prêter serment selon des modalités « païennes » n'est pas toujours un signe de supériorité des païens sur les pouvoirs chrétiens : l'empereur byzantin ne se soumet aucunement aux Rus' en les autorisant à jurer par leurs dieux. Il n'est donc pas nécessaire d'interpréter la mention de 876 comme le signe d'une soumission d'Alfred aux termes de négociation de ses opposants. La mention de l'anneau sacré dans la *Chronique anglo-saxonne* correspondrait alors, comme le suggère Richard Abels<sup>18</sup>, à une

---

<sup>15</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 876 : *þe hie ær nanre þeode noldon*. Voir J. Batley, *The Anglo-Saxon Chronicle : MS A*, Cambridge, 1986, pour le texte original en vieil anglais, et M. Swanton, *The Anglo-Saxon Chronicle*, Londres, 1996, pour une traduction en anglais moderne.

<sup>16</sup> Asser, *Histoire du roi Alfred*, ch. 49.

<sup>17</sup> J. H. Lind, *Darkness in the East ? Scandinavian Scholars on the Question of Eastern Influence during the Viking Age and Early Middle Ages*, dans L. Bjerg, J. H. Lind et S. M. Sindbæk (dir.), *From Goths to Varangians. Communication and Cultural Exchange between the Baltic and the Black Sea*, Aarhus, 2013, p. 341-367.

<sup>18</sup> R. Abels, *King Alfred's Peace-Making Strategies...*, cité n. 11.

initiative originale mais peu orthodoxe d'Alfred, et Asser l'aurait modifiée afin de ne pas rappeler que son héros avait prêté foi à un serment prononcé sur un objet païen. L'année 876 correspondrait donc à un moment d'expérimentation : Alfred, confronté à un renouveau de la menace viking, essaie de traiter de façon innovante. Est-ce parce que, n'étant pas encore en position de force, il ne souhaite pas non plus en mesure traiter avec eux comme il l'a fait jusque là, et comme l'ont fait la plupart des autres souverains anglo-saxons depuis une dizaine d'années ?

### Un roi client ?

Revenons donc aux événements qui ont marqué le Wessex depuis 865, en les comparant avec ce que l'on sait de ceux qui se sont déroulés dans les royaumes voisins. Ce que l'on constate dans les trois autres royaumes anglo-saxons – Mercie, Northumbrie et Est-Anglie – est que les vikings ont procédé en deux temps, sans qu'il faille nécessairement supposer un plan bien établi à l'avance : au contraire, c'est probablement l'échec des modalités adoptées dans un premier temps qui les a convaincus de prendre en main les royaumes d'une autre manière. La *Chronique des temps passés* affirme que les Varègues sont parvenus au pouvoir dans la Rus' parce que les autochtones ne parvenaient pas à se gouverner eux-mêmes<sup>19</sup>. On pourrait de même défendre l'idée que la mise en place de régimes d'administration scandinave directe dans certains royaumes anglo-saxons fut une réponse à l'incapacité des élites locales à régler leurs querelles internes et à définir une attitude cohérente face aux nouveaux venus scandinaves. Dès leur arrivée, les bandes vikings de la « Grande Armée » se sont en effet appuyés sur des régimes locaux, favorisant l'accès au trône de rois que l'on peut qualifier de « clients » ; ce n'est que dans un second temps qu'ils se sont eux-mêmes emparés de la royauté. Ces rois clients (*client kings*) ne doivent pas être considérés comme de simples rois fantoches (*puppet kings*) établis uniquement pour servir de prête-nom à un pouvoir viking : en effet, tout semble indiquer que ces souverains, soumis dans une certaine mesure aux bandes de la « Grande Armée » et contraints de leur apporter un soutien logistique et des bases de ravitaillement, ont régné en continuité avec les régimes antérieurs et conservé une certaine autonomie d'action. D'ailleurs, certains d'entre eux ont tenté de secouer la tutelle viking, généralement avec des conséquences désastreuses.

---

<sup>19</sup> E. Roesdahl, *The Vikings*, 2<sup>e</sup> éd., Londres, 1998, p. 287-288.

Le cas le plus clair est celui de la Mercie, pour laquelle la *Chronique anglo-saxonne* est moins fragmentaire que pour les autres royaumes<sup>20</sup>. Les bandes vikings la parcourent dès l'automne 867, mais elles se heurtent d'abord à une vigoureuse résistance du roi Burgred (852-874), parfois appuyé par ses alliés ouest-saxons, Æthelred et Alfred, dont il avait épousé la sœur Æthelswith<sup>21</sup>. Peu à peu, Burgred est néanmoins contraint de faire des concessions, qui augmentent au fil des années sans que les vikings renoncent pour autant à ravager la Mercie. C'est pourquoi en 874, alors que la « Grande Armée » campe à Repton, à quelques encablures des principaux centres royaux de Tamworth et Lichfield, Burgred est contraint de fuir son royaume. Est-il chassé par les vikings ou par les Merciens eux-mêmes, furieux de voir le royaume à nouveau envahi ? On l'ignore, mais le fait est qu'il est remplacé par un certain Ceolwulf II. On sait peu de choses sur celui qui fut le dernier roi mercien : il semble avoir été inféodé à la « Grande Armée » et avoir dû, après quelques années, céder une bonne partie de son royaume (le futur *Danelaw*) à des chefs vikings : c'est en tout cas ce que rapporte la *Chronique anglo-saxonne*<sup>22</sup>.

Le cas des deux autres royaumes est plus difficile à évaluer, car la *Chronique* est plus lacunaire. En Est-Anglie, le roi Edmond n'est pas tout de suite éliminé : au contraire, pendant plusieurs années les vikings semblent avoir fait de son royaume une base arrière<sup>23</sup>. La brutalité de sa mise à mort en 870, certes connue seulement par des sources tardives comme la *Vie de saint Edmond* d'Abbon de Fleury<sup>24</sup>, peut être interprétée comme une vengeance des vikings contre un roi client qui a tenté de secouer leur tutelle<sup>25</sup> : de fait, les seules sources contemporaines des faits, là encore la *Chronique anglo-saxonne* et l'*Histoire du roi Alfred*, affirment qu'Edmond s'est battu contre les vikings avant d'être tué<sup>26</sup>. Enfin en Northumbrie, il s'est écoulé dix ans entre la mort des rois Ælle et Osberht – en 866, dans un combat contre

---

<sup>20</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 868, 870, 872, 873, 874.

<sup>21</sup> S. E. Kelly, *Burgred [Burhred] (d. 874 ?)*, dans *ODNB*.

<sup>22</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 874 et 877.

<sup>23</sup> S. McLeod, *Feeding the micel here in England, c. 865-878*, dans *Journal of the Australian Early Medieval Association*, 2, 2006, p. 141-156.

<sup>24</sup> S. J. Ridyard, *The Royal Saints of Anglo-Saxon England. A Study of West Saxon and East Anglian Cults*, Cambridge, 1988, p. 61 sq. ; A. P. Smyth, *Scandinavian Kings in the British Isles, 850-880*, Oxford, 1977, en particulier le ch. 16.

<sup>25</sup> Voir les réflexions d'A. P. Smyth, *King Alfred the Great...*, cité n. 7, p. 77.

<sup>26</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 870 ; Asser, *Histoire du roi Alfred*, ch. 33.



les vikings devant York – et l’implantation durable des vikings – en 876, lors de la prise en main du royaume par le chef scandinave Halfdan<sup>27</sup>. Là encore, un système de royauté cliente est envisageable, avec un certain Ecgberht, puis un certain Ricsige, dont les règnes obscurs semblent bien s’être déroulés sous tutelle viking, non sans péripéties puisqu’Ecgberht fut chassé de son trône en 872 pour des raisons qu’il est difficile de déterminer ; l’étendue exacte de leur autorité est néanmoins discutée<sup>28</sup>.

Au vu de ce qui s’est passé autour de 870 dans l’ensemble des royaumes anglo-saxons, est-il donc raisonnable de voir dans Alfred le seul souverain anglo-saxon à ne pas s’être soumis aux vikings, sous le seul prétexte que des œuvres écrites vingt ans plus tard dans son entourage et après ses victoires spectaculaires de l’année 878 exaltent sa résistance ? Il est troublant de constater que, actifs partout ailleurs en Angleterre, les vikings n’ont pas attaqué le Wessex entre 871 et 875 : après sa défaite devant Wilton, à l’automne 871 au lendemain de son accession au trône, Alfred avait sans doute dû se soumettre, et c’est avec un bel euphémisme que la *Chronique* indique qu’à la fin de l’année 871, « les Ouest-Saxons firent la paix avec l’armée » (*namon Westseaxe friþ wiþ þone here*<sup>29</sup>). Il est évident – et la plupart des historiens l’admettent<sup>30</sup> – qu’Alfred a dû payer un lourd tribut pour que les vikings se retirent, mais l’hypothèse qu’Alfred ait été un roi client des chefs de la « Grande Armée » – c’est-à-dire leur collaborateur effectif et leur subordonné, et pas seulement un « payeur de tribut » à la manière des rois francs – n’est pas à prendre à la légère. Le jeune Alfred, dans ses rapports avec les vikings, ressemblait sans doute plus à Ceolwulf II qu’à Charles le Chauve ou Charles le Gros. Certes il est possible que notre image de Ceolwulf, ternie par l’écriture ouest-saxonne, soit réellement déformée et que ce souverain mercien ma connu ait été beaucoup plus indépendant qu’on ne l’a cru. Cela dit, il me semble qu’Alfred comme Ceolwulf peuvent être comparés et décrits, pendant ces mêmes années, comme des clients des vikings. Plusieurs éléments vont dans ce sens.

---

<sup>27</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 866 et 876.

<sup>28</sup> Ainsi D. Rollason, *Northumbria, 500-1100. Creation and Destruction of a Kingdom*, Cambridge, 2003, p. 249, considère que leur pouvoir ne s’étendait que sur les régions de l’ancienne Bernicie, au nord de la Tyne.

<sup>29</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 871.

<sup>30</sup> S. Keynes, *A Tale of Two Kings*, cité n. 11, p. 198-199 ; A. P. Smyth, *King Alfred the Great...*, cité n. 7, p. 38-42 ; R. Abels, *Alfred the Great...*, cité n. 7, p. 140-143.

D'abord, on peut être étonné que Burgred, étroitement associé aux rois ouest-saxons pendant les décennies 850 et 860, ne se soit pas réfugié auprès de celui qui était après tout son beau-frère, mais que lui et son épouse Æthelswith, la propre sœur d'Alfred, aient dû fuir l'île. Ni l'un ni l'autre ne sont revenus en Angleterre, et tous deux sont morts en Italie : lui à Rome peu après son arrivée, elle à Pavie une quinzaine d'années plus tard<sup>31</sup>. Alfred n'a pas souhaité – ou n'a pas pu – soutenir son beau-frère, détrôné au profit de Ceolwulf. Au contraire, comme l'a montré Simon Keynes, Alfred s'est parfaitement accommodé du régime mis en place sur sa frontière nord : loin de combattre le nouveau roi mercien, il a coopéré avec lui et en a même profité pour étendre son influence en partageant avec lui l'autorité sur la ville de Londres, comme le montre le monnayage qu'ils ont y fait frapper conjointement dans la seconde moitié des années 870<sup>32</sup>. On est loin de l'image négative de Ceolwulf qui se dégage de la *Chronique anglo-saxonne* : en 891-892, avec le recul et surtout après la victoire de 878, il était possible de le traiter de façon méprisante et de faire de lui « un pauvre fou d'officier royal » (*anum unwisum cyninges þegne ; cuidam insipienti ministro regis*<sup>33</sup>) arrivé au pouvoir comme par effraction ; mais en 874-877, Alfred le « prenait au sérieux<sup>34</sup> ».

Par ailleurs, on ne sait pas exactement quand les vikings se sont emparés de l'Essex, région au nord-est de Londres passée sous la domination des rois de Wessex sous le règne d'Ecgerht. Quand la frontière entre Alfred et les vikings est fixée après 878, l'Essex apparaît fermement placé sous l'autorité des seconds<sup>35</sup>. Il n'est donc pas impossible que ce territoire leur ait été cédé à l'occasion d'un des accords de paix conclus entre Alfred et les chefs vikings, en 871, 876 ou 877. Dans ce cas, on pourrait imaginer que le roi de Wessex a été amené à conclure le même type d'accord avec les vikings que Ceolwulf en 877, quand ce dernier a été contraint de partager avec eux le royaume de Mercie. Certes, cette hypothèse reste purement spéculative,

---

<sup>31</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 874 et 888.

<sup>32</sup> S. Keynes, *King Alfred and the Mercians*, dans M. A. S. Blackburn et D. N. Dumville (dir.), *Kings, Currency and Alliances : History and Coinage of Southern England in the Ninth Century*, Woodbridge, 1998, p. 1-45 (p. 16-19).

<sup>33</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 874 ; Asser, *Histoire du roi Alfred*, ch. 46.

<sup>34</sup> S. Keynes, *King Alfred and the Mercians*, cité n. XXX, p. 12.

<sup>35</sup> Voir le « traité d'Alfred et de Guthrum », généralement daté de la seconde moitié des années 880, dans S. Keynes et M. Lapidge, *Alfred the Great. Asser's Life of King Alfred and Other Contemporary Sources*, Londres, 1983, p. 171-172.

mais le fait que les bandes vikings n'opèrent pas en Essex en 875-878 pourrait indiquer que cette région était passée sans coup férir sous leur domination.

### Les vikings et les affaires intérieures du Wessex

Les bandes vikings qui ont parcouru l'Angleterre pendant ces années n'hésitaient donc pas à s'impliquer dans les conflits intestins qui opposaient les différents compétiteurs indigènes à l'intérieur d'un même royaume. En Northumbrie, ils profitent dès 866 de l'opposition entre Osberht et Ælle, qui sont tous les deux éliminés ; en 872, ils interviennent à nouveau juste après que le roi Ecgberht et l'archevêque Wulfhere d'York, leurs probables alliés, ont été chassés du royaume<sup>36</sup>. On a vu comment, après la fuite de Burgred en 874, des vikings ont soutenu le dénommé Ceolwulf, allié pour un temps à Alfred. Les vikings l'ont-ils choisi ou simplement agréé ? Des dynamiques internes au royaume mercien ne sont pas à exclure, car le nom même de Ceolwulf, identique ou proche de celui de plusieurs rois merciens du début du IX<sup>e</sup> siècle, suggère qu'il appartenait à une autre dynastie royale (ou une autre branche de la même dynastie) que Burgred, et qu'il avait toute légitimité à régner en Mercie<sup>37</sup>. Il est donc logique qu'après sa victoire de 878, Alfred ait choisi de s'appuyer sur un autre Mercien, favorable à sa nouvelle politique d'endiguement des vikings. La fin du règne de Ceolwulf, dont nous ignorons la date exacte mais qui se situe probablement vers 879-880, serait alors une conséquence de la victoire d'Alfred : tournant à nouveau casaque dans son implication dans les querelles internes à la Mercie, Alfred a pu se faire reconnaître roi des Merciens en nouant une alliance avec un certain Æthelred, que les sources désignent comme *ealdorman* des Merciens, et à qui il avait donné sa fille Æthelflæd<sup>38</sup>.

Peut-on en déduire que les vikings se sont, comme en Mercie et (probablement) en Northumbrie, impliqués dans le jeu politique interne du Wessex, en soutenant un compétiteur (Alfred, donc) contre d'autres ? En d'autres termes, pourquoi les vikings, que les sources plus tardives nous présentent comme les ennemis d'Alfred par excellence, ont-ils accepté de le laisser régner tranquillement pendant la moitié d'une décennie ? Commençons par remarquer

---

<sup>36</sup> C'est du moins ce qu'écrivait au début du XII<sup>e</sup> s. Syméon de Durham, *Historia regum*, ch. 96, dans T. Arnold (éd.), *Symeonis Monachi Opera Omnia*, Londres, 1885 (Rolls Series, vol. 75), p. 110.

<sup>37</sup> S. Keynes, *Mercia and Wessex in the Ninth Century*, dans M. P. Brown et C. A. Farr (dir.), *Mercia : An Anglo-Saxon Kingdom in Europe*, Londres et New York, 2001, p. 310-328 (p. 315-317), parle de « dynastie B » et « dynastie C » pour les parentés respectives de Burgred et de Ceolwulf.

<sup>38</sup> M. Costambeys, *Æthelred (d. 911)*, dans *ODNB*.

que la dynastie des Ecgberhtings (les descendants d'Ecgerht), à laquelle appartenait Alfred, était toute récente. Certes, elle revendiquait une ascendance illustre en se rattachant à la figure de Cerdic, le légendaire fondateur du royaume ouest-saxon du début du VI<sup>e</sup> siècle<sup>39</sup>. Mais dans les faits, le premier souverain de la famille n'était que le grand-père d'Alfred, Ecgerht, qui s'était imposé en 802 et avait transmis son pouvoir à son fils Æthelwulf. Il est possible que ce lignage n'ait même pas été ouest-saxon, mais originaire du Kent<sup>40</sup> – auquel cas son emprise sur le Wessex pourrait être décrite comme récente et fragile. Ajoutons que, comme l'a rappelé Janet Nelson, cette famille n'était pas vraiment un modèle d'harmonie<sup>41</sup>. On sait qu'Æthelbald, un des frères aînés d'Alfred, avait déposé son propre père Æthelwulf, puis avait tenté après sa mort d'annexer une partie de sa sacralité en épousant sa veuve, la Carolingienne Judith<sup>42</sup>. On ne sait pas si Æthelbald et son frère et successeur Æthelberht ont eu une descendance, mais Alfred succède en 871 à un troisième frère, Æthelred, qui laisse au moins deux fils, en bas âge certes mais munis d'une forte légitimité : en effet, contrairement à l'usage ouest-saxon mais à l'instar de Judith, leur mère Wulfthryth a porté le titre de *regina*<sup>43</sup>. La mort inattendue d'Æthelred (quelques semaines plus tôt, il était encore sur le champ de bataille) a propulsé le jeune Alfred au pouvoir, mais dans une situation inconfortable qui dura sans doute pendant tout son règne. Son testament, mais aussi les événements qui suivirent sa

---

<sup>39</sup> C'est ce que montre la généalogie insérée dans *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 855.

<sup>40</sup> Ce n'est certes qu'une hypothèse, fondée sur des identifications anthroponymiques relativement hasardeuses : défendue en particulier par A. Scharer, *The Writing of History at King Alfred's Court*, dans *Early Medieval Europe*, 5/2, 1996, p. 177-206 (p. 183-185), elle a été contestée récemment par R. Naismith, *The Origins of the Line of Egbert, King of the West Saxons, 802-839*, dans *English Historical Review*, 126/1, 2011, p. 1-16.

<sup>41</sup> J. L. Nelson, *Reconstructing a Royal Family. Reflections on Alfred, from Asser, chapter 2*, dans I. N. Wood et N. Lund (dir.), *People and Place in Northern Europe, 500-1600. Essays in Honour of Peter Hayes Sawyer*, Woodbridge, 1991, p. 47-66.

<sup>42</sup> Asser, *Histoire du roi Alfred*, ch. 17.

<sup>43</sup> P. Stafford, *The King's Wife in Wessex, 800-1066*, dans *Past & Present*, 91, 1981, p. 3-27 ; Ead., *Succession and Inheritance : A Gendered Perspective on Alfred's Family History*, dans T. Reuter (dir.), *Alfred the Great : Papers from the Eleventh-Centenary Conferences*, Aldershot, 2003, p. 251-264 (p. 260).

mort en 899, montrent que les fils d'Æthelred étaient bien présents et ne comptaient pas se laisser déposséder de leur héritage<sup>44</sup>.

Si Alfred est, comme je le pense, devenu dans une certaine mesure un client des vikings, sa subordination prend une forme : le paiement d'un tribut. Certes, le tribut n'est pas toujours un signe de soumission. Des rois francs comme Charles le Chauve ou Charles le Gros ont pu verser à plusieurs reprises un tribut aux vikings sans pour autant devenir leurs subordonnés ou leurs clients. Mais, que les rois soient ou non soumis aux vikings, on peut souligner un aspect paradoxal du versement d'un tribut : pour réunir une somme comme Alfred a dû le faire fin 871, puis à nouveau en 876 et 877, il faut la prélever sur la population, en particulier sur les élites laïques et ecclésiastiques – c'est là une des causes des nombreuses récriminations au sujet du tribut que l'on rencontre à la même époque dans les sources franques<sup>45</sup> et de façon moins nette dans les sources anglo-saxonnes<sup>46</sup>. En tout cas, l'expérience de la Francie occidentale sous Charles le Chauve ou de l'Angleterre autour de l'an 1000 nous enseigne que le prélèvement d'un impôt sur son propre territoire, et en particulier sur ses élites, en vue de payer un tribut, peut être un moyen pour un souverain d'affermir sa domination<sup>47</sup>... à condition de ne pas aller trop loin ! Pour un pouvoir aussi fragile que pouvait l'être celui du jeune Alfred, le tribut constitue aussi une occasion de rappeler qui est le roi. La remise d'otages pour garantir le paiement du tribut participe aussi de l'autorité royale : n'oublions pas que ces otages sont choisis parmi les principales familles aristocratiques du royaume, sur

---

<sup>44</sup> Sur le testament d'Alfred, J. L. Nelson, *Reconstructing a Royal Family*, cité n. XXX ; P. Wormald, *On þa wæpnedhealfe : Kingship and Royal Property from Æthelwulf to Edward the Elder*, dans N. J. Higham et D. H. Hill (dir.), *Edward the Elder, 899-924*, Londres et New York, 2001, p. 264-279 ; voir aussi notre traduction et discussion du testament d'Alfred en annexe d'Asser, *Histoire du roi Alfred*, cité n. XXX, p. 222-243. Sur la rébellion de son neveu Æthelwold, fils d'Æthelred, au lendemain de la mort d'Alfred, voir R. Lavelle, *The Politics of Rebellion : The Ætheling Æthelwold and West Saxon Royal Succession, 899-902*, dans P. Skinner (dir.), *Challenging the Boundaries of Medieval History : The Legacy of Timothy Reuter*, Turnhout, 2009, p. 51-80.

<sup>45</sup> S. Coupland, *The Frankish Tribute Payments to the Vikings and Their Consequences*, dans *Francia*, 26/1, 1999, p. 57-75.

<sup>46</sup> A. P. Smyth, *King Alfred the Great...*, cité n. 7, p. 40-43.

<sup>47</sup> Voir par ex. les remarques de R. Lavelle, *Aethelred II, King of the English, 978-1016*, Stroud, 2002, p. 75-76.

lesquelles Alfred affirme ainsi sa supériorité<sup>48</sup>. L'absence dans la *Chronique anglo-saxonne* de toute critique à l'encontre du roi ne signifie pas que les grands du Wessex ont payé et remis leurs enfants de bonne grâce ; c'est plutôt un signe de la composition de la *Chronique* dans l'entourage royal.

Ainsi un jeune roi arrivé au pouvoir sinon avec le soutien, du moins avec l'accord de l'armée viking, a-t-il pu utiliser la menace qu'ils représentaient pour asseoir son autorité dès les premières semaines de son règne : après la défaite de Wilton, il fallait bien payer le tribut et donner des otages. Doit-on pour autant imaginer qu'Alfred a été choisi directement par les vikings de préférence aux fils d'Æthelred ? C'est peu probable : quand Æthelred meurt à l'automne 871, les Ouest-Saxons sont en guerre, et il est préférable pour eux de désigner un roi adulte, capable de mener l'armée au combat et qui a fait ses preuves quelques mois plus tôt sur le champ de bataille d'Ashdown. Il n'empêche que, au lendemain de leur victoire à Wilton, les vikings s'en sont accommodés. Le conflit qui oppose Alfred aux vikings se teinte donc d'un réel opportunisme, car en ce début de règne, les intérêts d'Alfred et ceux de ses ennemis convergent en partie. Ce n'est certes pas une entente cordiale, de part et d'autre on se regarde sans doute avec méfiance et on attend le prochain coup, car la couronne de Wessex est encore à prendre. Mais en attendant, on s'accommode l'un de l'autre et, dans une certaine mesure, on coopère : en d'autres termes, on pourrait bien avoir ici affaire à une situation de « coopération », dans laquelle les vikings apparaissent certes comme le partenaire dominant mais où Alfred lui-même a une carte à jouer.

Les événements de 878, qui précipitent la situation et mettent fin à cette situation transitoire, montrent que le pouvoir des Ecgberhtings n'était pas immuable et que la couronne de Wessex pouvait encore passer entre d'autres mains, anglo-saxonnes ou scandinaves. Cette année-là, le 6 janvier, une bande de vikings ayant à leur tête un certain Guthrum, qui opère en Angleterre depuis au moins 874, tente sans succès de s'emparer de la personne du roi, qui passe les fêtes de Noël à Chippenham, à la frontière de la Mercie<sup>49</sup>. Il est vrai qu'au cours des deux années précédentes, Alfred a résisté à de nouvelles tentatives qui visaient sans doute à la prise de possession directe de terres attestée à la même époque en Mercie et en Northumbrie. Une

---

<sup>48</sup> Voir les parallèles carolingiens développés par A. J. Kostov, *Hostages in the Middle Ages*, Oxford, 2012, p. 53-55.

<sup>49</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 878. Sur cet événement, voir A. P. Smyth, *King Alfred the Great*, cité n. XXX, p. 72 ; R. Abels, *Alfred the Great...*, cité n. XXX, p. 152-153 ; J. Pollard, *Alfred the Great. The Man Who Made England*, Londres, 2005, p. 157-169.

armée viking commandée par Guthrum, Oscytel et Anund est descendue vers le sud dès l'été 875, campant à Cambridge, et Alfred tente de résister à ce nouvel assaut<sup>50</sup>. Or cette résistance a d'abord des résultats pour le moins mitigés : le serment prêté par les vikings « sur l'anneau sacré » à l'été 876 ne permet pas de stabiliser la situation. Mais dès l'année suivante, servi par une tempête qui disloque la flotte ennemie, Alfred contraint Guthrum et ses alliés à quitter le Wessex en lui remettant « des otages de premier choix, autant qu'il lui plut d'en avoir<sup>51</sup> ». Le roi accommodant des débuts s'avère plus coriace que prévu et commence à dicter les termes de la « paix ».

Comment alors interpréter les événements de janvier 878 et la tentative de coup de main sur Chippenham ? S'agit-il de déposer un roi client qui ne donne plus satisfaction, comme les vikings l'ont peut-être fait en 876 avec le Northumbrien Ricsige ? S'agit-il même de le punir et de le tuer, comme saint Edmond en 869 ? S'agit-il de le remplacer à la tête du Wessex par un concurrent plus docile, ou de prendre en main le Wessex en établissant un régime viking comparable à celui qui venait d'être mis en place en Northumbrie ? À nouveau les sources, écrites du point de vue d'Alfred et après sa victoire, ne nous permettent pas de répondre à ces questions. En revanche, il semble bien que Guthrum a trouvé à l'intérieur de l'élite ouest-saxonne les soutiens nécessaires. Les fils d'Æthelred sont sans doute encore trop jeunes pour jouer un rôle actif : leur engagement est remis à plus tard. Il est cependant symptomatique qu'Æthelwold, l'un des neveux d'Alfred, se soit précisément allié aux vikings d'York après l'échec de sa tentative de prise de pouvoir vingt-et-un ans plus tard, après la mort d'Alfred<sup>52</sup>. En revanche, on sait qu'un certain Wulfhere, qui au moment des événements de 878 était probablement *ealdorman* de Wiltshire – précisément la région où se situe Chippenham – a par la suite été écarté de toute charge publique ; un diplôme royal de 901 rappelle que Wulfhere a « abandonné sans autorisation son seigneur le roi Alfred et sa patrie, en dépit du serment juré au roi et à tous ses grands<sup>53</sup> ». Les événements de 878 constituent le contexte le plus probable

---

<sup>50</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 875 et 876.

<sup>51</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 877 : 7 hie him þær foregislas saldon, swa fela swa he habban wolde.

<sup>52</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 901 [recte 900].

<sup>53</sup> S 362, diplôme d'Édouard l'Ancien en 901 [en ligne, <http://www.esawyer.org.uk/charter/362.html>, consulté le 22 juillet 2015], accorde à un certain Deorswith les terres confisquées autrefois à Wulfhere et à son épouse, parce que *suum dominum regem Ælfrédum et patriam ultra iusiurandum quam regi et suis omnibus optimatibus iurauerat sine licentia dereliquit*.

de cette trahison de Wulfhere, et peut-être aussi d'autres grands du royaume, comme le suggèrent les importants changements dans l'entourage royal après cette date<sup>54</sup>. Wulfhere espérait-il devenir lui-même le roi client des vikings, ou espérait-il obtenir des avantages sous un nouveau régime sous administration scandinave directe ? Les sources ne nous permettent pas de répondre à cette question, mais il est certain qu'en janvier 878 Guthrum a trouvé parmi l'élite ouest-saxonne des gens disposés à abandonner le roi en place et à coopérer avec lui, plus et mieux que ne l'avait fait le si peu fiable Alfred, qui de « coopérateur » méfiant s'était mué en adversaire déclaré.

Ce n'est donc pas pour rien qu'Asser voit dans les événements de l'hiver et du printemps 878 non pas le grand tournant du règne, mais la « grande épreuve » (*magna tribulatio*) du roi<sup>55</sup>. Le tournant politique doit quant à lui être daté d'un peu plus tôt : au début de 876, après quatre années de règne relativement paisibles et marquées par l'entente avec les vikings et leur allié Ceolwulf, Alfred s'est senti assez fort, ou a considéré ses adversaires-alliés suffisamment faibles, pour résister aux exigences de ce qui restait de la « Grande Armée ». Il ne suivrait pas l'exemple de Ceolwulf et de Ricsige et ne « partagerait » pas le royaume avec eux au-delà de ce qui avait peut-être déjà été cédé en Essex ; au contraire, à l'instar d'Edmond d'Est-Anglie, il tenterait de résister. L'expérimentation peu concluante qu'a représenté en 876 le serment « sur l'anneau sacré », puis les succès plus nets mais pas encore décisifs du printemps 877, trouvent leur résolution lors de la « grande mise à l'épreuve » de ce choix politique somme toute courageux : n'oublions pas qu'Alfred aurait pu rencontrer la fin atroce d'un Edmond d'Est-Anglie.

C'est donc un témoignage de l'intelligence politique d'Alfred, de sa ténacité, ou simplement de sa chance, d'être sorti vainqueur de sa *magna tribulatio*. Sa victoire inattendue et écrasante sur Guthrum au printemps 878 confirme le renversement amorcé deux ans auparavant : les vikings, affaiblis et divisés par la stabilisation d'une partie d'entre eux en Northumbrie (en 876) et en Mercie (en 877), ne sont plus en mesure d'établir avec Alfred le type de relation asymétrique qui avait caractérisé les premières années du règne. Au contraire, c'est désormais Alfred qui, à l'instar des rois francs, dicte ses conditions et s'affirme comme le partenaire dominant : Guthrum, converti au christianisme, reconnaît la supériorité d'Alfred, son parrain de baptême, et reçoit le nom ouest-saxon d'Æthelstan (c'est-à-dire celui d'un des frères aînés

---

<sup>54</sup> R. Abels, *Alfred the Great...*, cité n. 7, p. 178.

<sup>55</sup> Asser, *Histoire du roi Alfred*, ch. 53.



d'Alfred), qu'il reprend un peu plus tard sur ses monnaies<sup>56</sup>. Surtout, au bout de deux années passées à Cirencester en Mercie, tout près de la frontière ouest-saxonne – années qui furent sans nul doute tendues – Guthrum se retire en Est-Anglie, laissant à Alfred la quasi totalité du royaume dont il avait hérité en 871 (seul l'Essex est perdu), et la possibilité d'étendre son influence en direction de la Mercie occidentale. Quelques années plus tard, Alfred est roi en Mercie, où il gouverne par l'intermédiaire de son gendre Æthelred.

Dès lors, la coopération avec les anciens adversaires redevient possible, et désormais elle est avouable et apparaît plus clairement dans les sources puisqu'elle n'implique plus soumission aux païens : autour de 885-886, on assiste ainsi à peu près en même temps à une attaque ouest-saxonne sur l'Est-Anglie où règne Guthrum, et à un nouvel accord entre Alfred et Guthrum, qui réaffirme leur entente et leur partage territorial de 878<sup>57</sup>. Il s'agit à nouveau d'une forme de « coopération », mélange d'accords ponctuels et de confrontations, mais le partenaire dominant n'est plus le même : c'est désormais Alfred qui mène la danse.

**Alban Gautier**

**Université du Littoral Côte d'Opale, HLLI EA 4030**

**Institut universitaire de France**

---

<sup>56</sup> M. Costambeys, *Guthrum (d. 890)*, dans *ODNB*.

<sup>57</sup> *Anglo-Saxon Chronicle*, ms. A, s. a. 885.